

Concours de la Nouvelle
organisé par l'association « Le pli »
sur le thème du voyage

Le dernier train

Présenté par

Rémy COULOT

Ecole de Biologie Industrielle,

Promotion 8

Mars 2002

remycool79@hotmail.com

Je m'appelle Paul. Je n'ai jamais beaucoup voyagé dans ma vie. A l'époque où j'ai vécu, il faut reconnaître que nous n'avions guère les moyens que de partir en vacances une fois par an au bord de la mer du Nord, chez une vieille dame austère, autoritaire et antipathique qui devait être ma tante. Nous nous rendions en train dans ce petit village côtier, et au terme d'un trajet de plusieurs heures interminables qu'il m'était interdit par ma mère d'occuper de la manière qui, pour moi, constituait l'amusement le plus intéressant, c'est-à-dire, pour elle, une turbulence incontrôlable, nous arrivions enfin à destination. Je n'oserais aucunement appeler cela des voyages, sinon de véritables punitions, pour l'enfant agité et expansif que j'étais. Il faut croire que ma tante n'avait que très rarement des visiteurs, et nous devions représenter sa seule visite de l'année, mais que sa sœur, bien que par son rôle de mère m'apprenait à effectuer ce séjour sans me plaindre et à me comporter de la manière la plus polie qu'il soit, n'était pas plus ravie que moi de voir cette vieille célibataire qui dégageait la même odeur de renfermée que notre cave. Non, le plus beau voyage, mais aussi le plus horrible que j'ai pu faire dans ma jeunesse restera à jamais gravé dans ma mémoire. Je dis beau, mais la beauté peut revêtir diverses apparences et, cher lecteur, vous le comprendrez assez vite en lisant ce qui suit, que cette beauté n'a jamais quitté la laideur, la joie a toujours été liée à la tristesse, le courage à la peur, la vie à la mort, et d'une manière générale, qu'il ne s'agit pas d'un voyage comme les autres. C'est en effet mon esprit endolori par la douleur d'une grave blessure qui me l'a imposé, là où le mal est si fort que le corps et l'esprit ne font qu'un, unissant tous leurs efforts pour lutter contre la souffrance. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu, non sans difficultés, retranscrire ce que j'ai vu et ce que j'ai vécu durant ce court voyage de l'âme et de l'esprit, puisque pendant longtemps il est resté mystérieusement tapi dans un coin de mon cerveau, telle une brume persistante et opaque, tel un long rêve dont on essaye vainement de saisir et de raconter les détails le lendemain. Avec du recul, je me suis rendu compte que ces songes étaient plus que de simples rêves, et si je parle volontiers de voyage, c'est parce qu'il m'a emmené si loin que par moments j'ai cru que je n'en reviendrai jamais. J'ai voyagé, oui, mais qui, comme moi, a déjà fait un tel voyage, entre la vie et la mort ?

CHAPITRE 1

LE GRAND NEANT

Au début de l'année 1940, alors que l'Allemagne poursuit son inexorable percée à travers l'Europe, je m'engage dans la 3^{ème} Division d'infanterie de l'Armée française le jour de mes 22 ans, l'âme gonflée d'un patriotisme sans pareil.

Durant cette année au sein de l'armée, j'apprends beaucoup sur les autres et sur moi-même, et je pense que malgré toutes les horreurs que peut apporter la guerre, celle-ci m'avait tout de même incité à grandir plus vite que je ne le voulais, et à acquérir une maturité d'esprit plus précocement que prévu. Cependant, jamais je n'aurais pensé que ce combat pour la liberté, contre un ennemi anonyme, respecté, terrifiant, mais que la terreur qu'il nous inspirait était en réalité aussi grande que celle que nous lui inspirions, puisse m'apprendre à vivre corps à corps avec ce sentiment terrible et constant qu'est la peur. Aujourd'hui, je peux dire que personne n'a eu peur une seule fois dans sa vie s'il n'a jamais senti les balles ennemies siffler autour de son crâne, s'il n'a jamais perçu le bruit étouffé de la rafale qui pénètre dans la chair du camarade qui courait à ses côtés, s'effondre et ne se relève pas. La peur m'habitait, elle était en moi et m'avait plus d'une fois paralysé, et si elle n'avait pas été couplée au courage aveugle et à la chance, ou à la « bonne étoile » comme certains disaient lorsqu'il nous arrivait d'en parler, je ne serais plus là aujourd'hui pour vous raconter mon histoire. Beaucoup de soldats n'osaient pas aborder le sujet de la peur au cours des discussions, parce que l'homme a beaucoup de difficultés à reconnaître ses faiblesses devant autrui, mais surtout parce que tout le monde pensait que sa seule évocation pouvait porter malheur. Il y avait des choses dont on ne parlait jamais, et la peur en faisait partie. Quant aux officiers, il était bien sûr de leur intérêt de ne jamais nous parler de peur, d'angoisse ou de mort, sinon de courage et de loyauté, mais il était évident qu'au-delà du grade qui nous séparaient d'eux, ils étaient des hommes comme les autres et étaient habités par les mêmes sentiments que nous.

Au fil du temps et des combats, j'apprenais à dompter ma peur, à la caractériser et à la quantifier - mon cerveau cartésien ne voulant pas se résoudre à supporter tel quel ce sentiment brut, instinctif et incontrôlable - et peu à peu, à en faire mon alliée. Lorsqu'une offensive se préparait, la peur s'éveillait en moi : je la sentais se lever du fond de mes entrailles, emplir mes poumons puis se ramifier dans mes bras, mes mains puis chacun de mes doigts. Et c'est à ce moment là, dans l'attente fébrile des premiers coups de feu, que je me mettais à transpirer et à trembler d'une manière si frénétique qu'à plusieurs reprises je m'étais résolu à me considérer comme quasiment fou. Le tabac que j'inhalais machinalement et qui était pourtant le seul et rare réconfort dont pouvait profiter le soldat, n'avait plus aucun goût pour moi. La tuerie commençait, comme un ballet incessant et immortel, un

passage cauchemardesque peuplé de démons, un chemin obligatoire semé de dangers que l'on doit parcourir jusqu'au bout et sans fautes, si l'on veut rentrer indemne le soir, manger, dormir, se préparer au prochain combat. Ma peur se transformait en haine, mon corps en une machine animée d'un instinct formidable de survie semblable à celui de l'animal isolé traqué par un groupe de chasseurs; mon index pressait frénétiquement la détente de mon arme et mon œil vif, aux aguets, balayait les moindres recoins de l'environnement pour guider mes tirs vers l'ennemi, vers la victoire... vers la survie. Les balles sifflaient, les uniformes gris tombaient, les uns après les autres, parfois en silence, parfois accompagné d'un cri perçant de douleur ou simplement d'un grognement sourd. Je donnais la mort pour éviter la mienne, ou au mieux, la retarder au maximum, en attendant que la paix et la liberté puissent me redonner l'espoir un jour de vivre sans avoir à me battre. Je « survivais » donc pendant une année entière, mais pour nous, soldats, la guerre avait fini par n'avoir plus aucun sens, nous tuions parce que nos officiers nous l'avaient ordonné et que nous étions là pour obéir. Mais combien de temps cela devait-il encore durer ?

Et puis il y eut ce matin brumeux et funèbre, en pleine campagne, où j'entendis une fois de plus les balles siffler autour de moi. Je ne sais pas si cela était dû au fait que j'étais trop habitué à ce sifflement, et par conséquent que j'en avais mal estimé le danger, ou simplement que ce jour là s'étaient malencontreusement croisées la fatalité et la malchance, quoiqu'il en soit les balles sifflèrent d'un peu trop près cette fois-ci. Après une longue et pénible avancée qui s'était effectuée dans un silence des plus mortels, le convoi de blindés allié qui nous précédait s'était soudain arrêté, obligeant toute ma section à stopper la marche. Peu de temps après, j'entendis quelqu'un crier « A l'abri !!! », alors que nos mitrailleuses antiaériennes s'élevaient déjà vers le ciel. Je levai les yeux et, en même temps que le ronronnement de leur moteur se faisait de plus en plus fort, j'aperçu la silhouette noire et menaçante de deux stukas qui piquaient droit sur notre colonne. En quelques secondes, dans un bruit assourdissant, les balles de 7,9 mm des deux chasseurs bombardiers allemands percutaient le blindage des tanks, s'enfonçaient dans le chemin de terre, soulevant un nuage de poussière opaque et projetant des éclats de terre et de cailloux sur mon visage figé de terreur. Je sentis l'obus traverser de haut en bas mon abdomen. L'impact me projeta en arrière et je me sentis tomber au sol comme un pantin désarticulé. Je perçus pendant quelques instants l'agitation générale, le bruit des armes vomissant leurs chargeurs, les cartouches vides tomber sur le sol, les hommes se précipiter dans les fossés, puis le grand néant s'installa en moi.

CHAPITRE 2

L'ENVOL

Mon premier réveil dans un lit d'hôpital, trois jours après ces événements, fut le plus douloureux et le plus terrifiant de tout mon séjour et vous comprendrez vite la cause de cette terreur. Après avoir rassemblé toutes mes forces pour ouvrir les yeux et incliner légèrement la tête, je vis deux infirmières s'affairer autour de mon lit, puis un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'une blouse blanche impeccable et qui portait une paire de lunettes rondes au travers desquelles je perçus un regard sûr et apaisant. Le médecin s'approcha de moi en se penchant légèrement sur mon lit et je vis ses lèvres fines remuer, mais je n'entendis rien de ses paroles. La douleur me rendait sourd, j'étais comme un nouveau-né ne pouvant encore ni entendre, ni s'exprimer, j'étais un naufragé dont tous les sens s'étaient noyés sous les assauts de la tempête. J'ouvris la bouche en essayant désespérément d'émettre un mot, un son, mais malgré ma persévérance je n'y parvins pas. Dans ma détresse, je sentis la douleur m'envahir à nouveau, mais quelque chose dans mon corps n'allait pas, et l'expression que je pouvais lire dans le visage inquiet de l'homme qui m'observait confirma la sensation étrange qui m'envahissait et qui était celle de ne pas sentir le bas de mon corps, ce qui me fit suffoquer et me replongea dans l'inconscience. Plus tard, je devais apprendre que la balle qui m'avait blessé avait atteint la colonne vertébrale : j'avais perdu l'usage de mes deux jambes et devais rester paralysé le restant de mes jours.

La nuit qui suivit ce premier réveil fut des plus tourmentées. La peur avait fait place à la douleur, et c'était désormais avec elle que je devais apprendre à vivre. Ou plus exactement à survivre. Elle me réveilla plusieurs fois durant cette nuit-là, ou du moins j'avais l'impression qu'elle me réveillât, car mon corps était en réalité plongé dans une mortelle immobilité et seul mon esprit entreprit une lutte farouche contre le mal. Au terme de ce combat désespéré que je n'avais aucune chance de remporter et qui se prolongea fort tard dans la nuit, je me laissai emporter malgré moi dans une scène étonnante que je vous invite sans plus tarder à découvrir :

Le ciel était d'un bleu franc et victorieux où ne s'attardait aucun nuage. L'atmosphère chaude berçait mon corps et l'enveloppait dans une langueur sensuelle et apaisante. Je sentais l'air soyeux glisser sur mon corps nu, pénétrer avec une douceur infinie dans mes poumons et me charger d'un bien-être sans précédent. Je volais librement dans cet espace sans limites sans savoir où j'allais, mais je jouissais simplement de cette liberté absolue de tournoyer dans les airs. Quelques secondes, quelques minutes, quelques heures plus tard, je ne saurais le dire car le temps pour moi n'existait plus, je vis les derniers rayons du soleil couchant qui teintaient l'horizon de lueurs rougeâtres. Malgré cela, à l'endroit où j'évoluais, l'atmosphère était si douce que j'aurais voulu y vivre éternellement. Le ciel était mon élément naturel, j'étais comme un papillon immortel qui bat des ailes dans la chaleur d'un après-midi d'été, et si les insectes pouvaient avoir des états d'âmes, j'aurais été le plus heureux de tous les papillons. En

tournant mon regard vers le bas, un monde microscopique s'offrait à mes yeux, avec ses routes, ses chemins, ses champs irréguliers, ses forêts et ses étangs, petites tâches d'eau perdues au milieu de la terre. Sur ma droite, un épais fleuve réfléchissant comme un miroir les dernières lueurs du jour serpentait paisiblement vers l'horizon. Je survolais ensuite les premières maisons d'un village perdu au milieu de la campagne, en suivant son labyrinthe de rues et de ruelles dans lesquelles j'apercevais quelques habitants qui, d'où je les regardais, semblaient minuscules et immobiles. Presque au centre du village s'élevait l'église coiffée de son magnifique clocher et, comme un écho lointain, j'entendis le son grave de sa cloche s'élever dans les airs. Un, deux, trois coups... Alors que je me laissais bercer par ce tintement sourd et régulier qui raisonnait dans mon âme comme le son du salut, je sentis autour de moi quelque chose que je reconnus immédiatement, qui m'était plus que familier. Siffle, siffle, siffle. Oui, c'était bien cela, ce sifflement si caractéristique. Les balles qui sifflent autour de ma tête. Une fois de plus. La peur qui jaillit du fond de l'âme et du corps. La sueur qui perle sur le front. Le bruit du moteur d'un avion vint peu à peu couvrir le son de la cloche. En me retournant, je vis le chasseur foncer à grande vitesse, en maintenant dans ma direction son feu nourri de balles. Siffle, siffle, siffle. Au dernier moment, l'avion vira, et je reconnus sur ses ailes la croix noire de la Luftwaffe allemande. Le pilote tourna la tête vers moi et passa si près que je crus distinguer la couleur de ses yeux. Il fit un cercle serré pour se remettre face à moi. Siffle, siffle, siffle. Les balles filaient comme les fusées d'un feu d'artifice dans le ciel qui s'assombrissait et semblait annoncer la tempête. Siffle, siffle, siffle, j'étais perdu.

Je sursautai couvert de sueur, et j'eus l'impression que c'est mon corps tout entier qui émis un son strident de douleur. Une infirmière se précipita vers mon lit et me rallongea. Juste avant de replonger dans le néant, je sentis la piquête d'une aiguille dans mon bras.

CHAPITRE 3

LE CHEMIN

Les jours suivants n'ont que très peu marqué ma mémoire, mais il est évident que mon corps n'avait pas vraiment donné, au regard des médecins, ce qu'on pourrait appeler le moindre signe de vie, pendant une période de quelques jours, ce qui est relativement long pour l'homme gravement blessé que j'étais. Malgré tout, il faut croire que mon cœur infatigable continuait à battre, que mon sang continuait à bouillir dans mes veines et que j'étais rentré dans une sorte de sommeil très profond qu'aucune chose extérieure ne pouvait venir arrêter, ni même y semer le moindre trouble, et que la médecine et la science désignent sous le nom de coma. Certes j'avais à plusieurs reprises entendu, très loin dans les ténèbres de mon cerveau, comme dans une grotte froide et immense, le murmure étouffé d'hommes et de femmes qui parlaient, qui me parlaient peut-être. Malheureusement, tous les efforts des personnes qui s'occupaient de moi s'intégraient dans l'usage d'un langage que je ne comprenais plus, ou du moins que le mal m'avait fait oublier. Puis vint le moment que je n'arriverai pas à situer dans le temps, où mon esprit m'emmena dans un deuxième rêve non moins singulier que le premier et qui mérite tout autant d'être présenté :

Mon regard fit un tour circulaire sur ce qui m'apparut d'abord comme une immensité noire inhabitée de toute chose et de tout être vivant. Comme à chaque fois que l'on ouvre les yeux dans le noir, mon esprit parvint progressivement à distinguer, tapis au fond des coins sombres de ce décor, les premiers éléments de l'environnement. Très vite, la nuit devenait jour, ma vision s'élargissait en un horizon sphérique, et ce qui n'était que des formes sombres et floues il y a quelques instants se révéla à la lumière du jour. Que dis-je, le jour !... La forte lumière qui parvenait à mes yeux m'obligeait à les fermer presque entièrement, et il me fallut quelques instants pour m'habituer à cette nouvelle clarté qui éclatait en si peu de temps sur la nuit. Ce n'était pas un soleil d'été à son zénith, c'était l'essence même de la lumière, c'était comme si j'étais à ce moment là sur cet astre puissant et majestueux qu'est le soleil. Je sentais mon corps tout entier, mais je me sentais lié au sol comme un arbre centenaire par toutes les ramifications de ses racines. Mes jambes étaient comme soudées l'une à l'autre et au sol, et je dus faire un effort surhumain pour les en détacher. Maintenant que j'étais parvenu à m'individualiser du sol, je m'apprêtais à faire quelques pas dans ce nouveau monde, mais j'avais l'impression que jamais dans ma vie passée, je n'avais appris à marcher. Ma jambe droite, que j'essayais de soulever en premier, semblait peser plus que mon corps tout entier. Marcher. Cette action qui paraît si banale, si simple, si essentielle, et qui n'est d'habitude qu'un automatisme dans la vie d'un homme, constitua pour moi, à ce moment, un effort physique et psychologique intense. Pourtant je finis par faire un pas, puis deux, puis trois, et enfin, à marcher comme si une machine interne s'était déclenchée en moi. Je marchais ! Et bien au-delà de ça, je revivais ! Le chemin sur lequel je progressais s'étendait en une ligne droite jusqu'à perte de vue. Je parvins assez vite à un ensemble de vieux bâtiments bordés de

peupliers et dont la porte du premier me faisait face. Il ne me fallut qu'une fraction de seconde pour reconnaître la maison dans laquelle j'avais passé toute mon enfance. Un petit garçon sortit en courant par la porte donnant sur un escalier de pierre, et s'immobilisa en fixant sur moi un regard affectueux et attentif. Il était suivi par une très jolie jeune femme dont les cheveux dorés frissonnaient au vent et qui vint placer sa main autour de l'épaule de son fils. Mon Dieu, quelle sensation indescriptible et poignante que de me voir là aux cotés de ma mère comme dans un miroir du passé ! Il y avait dans le regard de ma mère un mélange d'effronterie et de détermination qui cachait une sensibilité singulière. Je levais la main pour leur faire un signe amical, et ils firent de même tout en m'adressant un sourire que je n'oublierai jamais. J'aurais tout donné pour m'arrêter et les observer un moment, mais mes jambes semblaient ne pas vouloir interrompre leur marche, si bien que je continuai mon parcours. Plus loin, de l'autre côté du chemin, tout en poursuivant ma marche, j'observais avec émerveillement le cheminement de ma vie de garçon jusqu'à celle de jeune homme. L'école, sa cour de récréation, son tableau noir et ses interminables lignes de punition, les quatre cents coups de l'été 1929 avec mon ami Jacques, ma première amoureuse et ses délicieux premiers baisers, le jour de mon anniversaire où mes parents m'offrirent ma première bicyclette, mes parties passionnées de pêche au têtard, l'exploration interdite de l'immense propriété de mon gros voisin Chabert et de ces cerisiers aux fruits savoureux, tout s'enchaînait à une vitesse qui ne me permettait pas d'observer tout ce qui se passait devant mes yeux mais qui faisait de moi un témoin ému et privilégié face au déroulement de ma propre vie. Très vite l'adolescent grandit, ses traits de petit garçon se changèrent en un visage viril au regard fier, son corps frêle en une stature musclée et harmonieuse, et il finit par se tourner vers moi, droit comme un piquet, au garde à vous et vêtu de l'uniforme de l'Armée française. Comme s'il ne pouvait plus attendre une seconde de plus, il tourna les talons et fila au pas de course vers un champ de bataille dévasté par les trous d'obus et jonché de corps. Des dizaines, des centaines de corps. « Non, n'y va pas, je t'en supplie Paul, j'ai peur, ne me laisse pas seul, reviens vers moi ! NON, Non ! » pensai-je. Tout se déroula trop vite. En même temps que je le vis s'effondrer, dans une scène dont la lenteur accentua l'horreur, je sentis mes jambes me manquer et tout mon corps s'affaisser puis je tombai impuissant sur le sol que mon crâne percuta avec violence.

CHAPITRE 4

LA MORT

Il est probable qu'à ce moment-là les personnes qui m'entouraient aient senti la force et la volonté que déploya, pour émerger du sommeil, mon corps torturé par les coups répétés et violents de mon esprit encore meurtri par ce voyage qui avait débuté dans une joie intense mais qui s'était terminé dans une horreur que les pires mots ne pourront jamais décrire. Désormais la douleur était pour moi un état constant que je m'étais habitué à considérer comme normal, à tel point que les rares moments où je ne la ressentais plus me plongeaient dans une longue angoisse. Sans elle je me sentais nu, et aussi surprenant que cela puisse paraître, j'ai l'impression que c'est la douleur elle-même qui m'a permis de lutter, car pour un homme si proche du gouffre, la mort peut être fatalement acceptable, la douleur qui la précède l'est beaucoup moins. Malgré tous les soins dont je pouvais bénéficier, je demeurais dans cet état de demi-mort qui invita mon esprit, quelques temps plus tard, à repartir pour une dernière valse qui, je peux vous le dire aujourd'hui, constitua pour moi le combat final pour la vie et contre la mort.

Le confort dans lequel je me trouvais au moment où celui-ci commença contribuait à installer autour de moi une atmosphère bien plus calme que celle que j'avais quittée auparavant. Il me semblait ne plus connaître la douleur et mon esprit comme mon corps étaient enveloppés dans un voile paisible et chaleureux. A une fréquence régulière, mon corps se balançait imperceptiblement de gauche à droite et je compris très vite que j'étais installé dans un train. Au dehors, le paysage défilait sous mes yeux endormis et le spectacle fantastique du soleil qui se lève réveilla peu à peu mes sens. J'occupais un compartiment vide mais la curiosité me poussa à me lever et à me diriger vers l'avant du train et pénétrer dans le wagon suivant. C'est ici que je vis, calmement installés sur les sièges en cuir, cinq ou six hommes en uniformes qui me fixèrent longuement lorsque je fis mon apparition. Certains portaient l'uniforme de soldat, d'autres arboraient des grades supérieurs, et j'identifiai l'un d'eux comme étant un capitaine. Il était évident que l'expression de son visage, calme, sérieuse mais déterminée, était en relation directe avec l'importance de sa fonction, et malgré son apparence assez jeune, il m'apparut dès le premier instant qu'il était le type d'homme à assumer sans faillir son grade et son activité d'officier et à en tirer une certaine fierté. Je m'approchai de lui et le saluai comme l'aurait fait n'importe quel subordonné en sa présence, mais l'officier, pour briser le statut qui nous différenciait et qui instaurait entre nous un profond respect et une parfaite politesse, m'invita à m'asseoir devant lui et m'adressa la parole en ces termes :

« Assieds-toi mon ami... Comment t'appelles-tu ?

- Bonjour Monsieur, répondis-je avec réserve, je m'appelle Paul, 3^{ème} Division d'Infanterie. Où se dirige ce train ?

- Je ne pourrais te répondre mon garçon. Moi-même je l'ignore, dit-il, et j'ai fini par me résigner en voyant que nous ne suivions pas un trajet qui existe. Regarde dehors un

moment, et tu verras que nous survolons la France, certes mais davantage comme un avion en rase motte qu'en train sur des rails ! »

Incrédule, je tournai mon regard vers l'extérieur et, comme si ce geste provoquât un changement dans le paysage qui s'offrait à nos yeux, le train pénétra dans une grande avenue bordée d'immeubles gris et peuplée d'hommes et de femmes qui ne semblaient pas avoir remarqué le passage de notre mystérieux convoi et continuaient leur chemin, la tête baissée vers le sol. Nous ne suivions effectivement pas les lignes d'un chemin de fer, mais au contraire, le train semblait pouvoir filer vers n'importe quelle direction et avec une facilité qui dépassait la logique humaine.

Paris. Ville vaincue. Ville morte. Parmi la population résignée circulaient ça et là des uniformes gris, mitrailleuse au poing. La croix gammée, installée fièrement sur les grands bâtiments, était visible par tous, comme si l'occupation de la ville par l'ennemi ne suffisait pas, et qu'il fallait y ajouter les supports du nazisme et de sa propagande.

« Ils nous ont eux, ces bochs, et on n'a pas résisté longtemps, rajouta le capitaine. »

Je vis dans son regard briller une flamme de haine où se mêlait de la tristesse. Si son cœur avait pu me parler, il m'aurait certainement fait part d'un sentiment de culpabilité. Mais la seule lueur de ses yeux humides suffisait à sentir la portée de son abattement. Il ferma les yeux comme s'il allait pleurer, ses joues tressaillirent un bref instant puis sa tête tomba inanimée contre la vitre du train.

« Mon capitaine ? Mon capitaine !!! »

Je me jetai sur lui alors que j'avais tout de suite compris, malgré l'effroi qui m'avait saisi, que l'homme qui me parlait il y a une minute n'était plus animé d'aucun signe de vie. La mort l'avait emporté comme si c'était lui-même qui l'avait appelée. L'homme qui était assis de l'autre côté du couloir central posa sur le trépassé un regard blasé.

« Mais où sommes nous et où allons nous ? Répondez-moi ! Suppliai-je.

- Inutile de chercher des réponses. Je suis pilote de chasse, murmura t-il après quelques secondes de silence. Je n'ai même pas réussi à en descendre un. Pas un seul Messerschmitt, pas un seul Focke-wulf. Mais eux ils ne m'ont pas raté. Mon moteur a explosé. Ma cabine était en feu, je n'ai rien pu faire. Mon visage me brûlait tellement que je n'ai pas réussi à m'éjecter. »

Cet homme était fou. Il avait la tête baissée et le regard vitreux.

« - Mais tu es vivant, qu'est-ce que tu racontes ?

- Non, mon ami... nous sommes tous morts ici, expliqua t'il. Le capitaine, il a marché sur une mine, sa jambe a été arrachée, et maintenant il est parti pour de bon. Lui, là-bas au fond, le gosse : 20 ans à peine. Une balle de sniper dans la tête, en pleine ville. Va pas tarder à partir lui aussi... »

Le jeune homme dont il était question, immobile et perdu, avait un regard vide et inconsistant. Son visage pâle n'avait aucune expression, ou du moins, si la mort peut avoir un visage, on aurait dit qu'à ce moment-là elle était devant nous.

« Ce train, rajouta mon voisin, tous ceux qui l'empruntent n'en reviendront jamais, et tu en fais partie, que tu le veuilles ou non... »

Je me levai fébrilement et courrai vers l'avant du train, en me soutenant à chaque pas aux dossiers car mes jambes tremblantes ne pouvaient plus, seules, me soutenir, alors qu'un

malaise croissant m'envahissait et faisait perler sur mon front de fines gouttelettes de sueur. Je ne savais pas où j'allais. Était-ce la portée de mon angoisse ou réellement la longueur du train qui me donnait cette sensation, mais ses couloirs étaient interminables.

Il n'avait ni queue ni tête, chaque porte de wagon donnait naissance à un autre compartiment. De part et d'autre de l'allée centrale, des dizaines et des dizaines d'hommes et de femmes impassibles, attendaient un événement que je ne pouvais me résoudre à désigner comme la mort. Mais l'idée de mourir n'allait pas dans le sens de ma volonté. Je luttais contre moi-même, et comme la sentinelle exténuée qui lutte pour ne pas s'assoupir, j'exhortais mon corps et mon âme à sortir de cette fosse commune qui nous emmenait tout droit vers la mort. Tout à coup, une lumière aveuglante perça les vitres du train qui semblait filer à sa vitesse maximale, et le plongea tout entier dans une clarté puissante contre laquelle la résistance de mes yeux faiblit. Sans avoir eu le temps de m'en rendre compte, je me vis transporter hors du train à une vitesse vertigineuse, dans un couloir du temps et de l'espace qui m'amena en quelques secondes dans la chambre d'hôpital dans laquelle je vis mon corps allongé sur le lit. Autour de ce que je voyais comme étant mon propre cadavre, les infirmières continuaient à passer sans soupçonner l'étrange et subite expérience que j'étais en train de vivre, et qui ne peut être désignée que par le terme étrange de « décorporation ». Alors que je m'élevais lentement dans les airs, la lumière refit son apparition. Je me forçai à garder les yeux ouverts, malgré le soulagement intense, je le devinais, dans lequel il m'était possible de céder en les fermant. Il m'était si facile de me laisser porter dans cet abandon séduisant que je sentis une fraction de seconde que j'allais l'embrasser. C'était l'Amour qui m'appelait, mais non pas l'Amour terrestre, incomplet et éphémère, sinon le cœur même d'un sentiment profond, large, élevé à sa forme la plus pure et la plus poignante, l'Amour universel. A ce point là, il n'appartenait plus à la raison humaine de choisir entre le Bien et le Mal, car le Bien et le Mal étaient choses indiscernables, et la raison ne pouvait déterminer si le Bien résidait dans le fait de résister ou bien de succomber. Mais le peu de force mentale qui persistait malgré tout avait tissé le dernier lien qui me rattachait à la vie et m'empêcha de rompre ce pont si fragile. Toute la représentation que je me fis à ce moment de ce qui se passait dans mon esprit se résumait donc à la vision de ce lien si fin, qui paraissait pouvoir se rompre à tout moment, mais grâce auquel je me hissais avec force, avec douleur, vers un infime mais invincible espoir de libération. J'allais céder.

CHAPITRE 5

LIBERATION

Cette fois-ci, la douleur morale et physique s'était faite trop intense pour que l'immobilité de mon corps ne soit pas troublée. Ainsi ce jour-là, les gens qui m'entouraient et qui m'offraient le maximum d'attention et de soin pour me voir un jour me réveiller, ne furent pas mécontents de me voir émerger du profond sommeil qui semblait jusque là ne pas vouloir me quitter, mais au moment même où ce miracle se réalisa, le sentiment de joie et de soulagement que ressentirent ces mêmes personnes fit très vite place à l'effroi et à l'horreur lorsqu'il se révéla évident que ce réveil était pour moi des plus douloureux. Mon retour à la vie se fit donc progressivement et personne n'aurait juré à ce moment que j'allais sortir indemne de ce cauchemar. Quoiqu'il en soit, pendant les heures qui suivirent mon retour partiel à la vie, la seule chose dont je puisse me souvenir est qu'à aucun moment je ne me retrouvais seul et qu'il y avait toujours près de moi une personne pour palier à ma douleur.

Jamais je n'aurai assez exprimé ma reconnaissance envers ces hommes et ces femmes qui pendant ces longues journées, se sont occupés de mon corps meurtri et réduit à l'état d'objet, dans l'espoir que le temps qui passe ne réduise pas à néant la chance que l'âme qui l'habitait puisse y reprendre un jour ses assises et ses repères et le sortir de son état végétatif. Et il est certain que cet espoir était difficile à entretenir, étant donné le peu d'amélioration que j'avais manifesté durant mon sommeil. Ainsi, ce jour-là où mon cœur se remit à battre plus vaillamment que la veille, où je parvins à fixer du regard la vie sans vaciller, où je réagissais enfin aux stimuli de mon environnement, certes d'une manière si faible qu'il fallait être très attentif pour le remarquer, j'étais comme un mort qui se lève de sa tombe, un éclat de lumière qui renaît des ténèbres, une étincelle de feu qui jaillit de la mer.

Inutile de vous dire qu'il me fallut un temps relativement long pour me remettre de cette expérience unique. Durant les jours qui suivirent mon réveil, je surmontais une période difficile où se mêlaient la fiction et la réalité, et où je ne parvenais pas à discerner le vrai du faux, ce qui provoqua d'étonnantes réactions de ma part et qui inquiéta beaucoup les médecins sur mon état mental. Heureusement, le temps aidant, je redescendis littéralement sur terre et replongeais avec soulagement dans l'existence normale de l'être humain tout en démontrant à mon entourage que je n'avais aucune séquelle de la sorte. Du moins de séquelles graves, car j'étais régulièrement la proie à de brèves pertes de mémoires qui provoquaient des gênes plus ou moins acceptables, mais la plupart du temps sans gravité. J'avais perdu, dans les confins de ce voyage aux frontières de la vie, un certain nombre de notions élémentaires d'élocution, de mémoire, que je m'entraînais chaque jour à retrouver, tout en exerçant mon corps, privé du contrôle de ses jambes, à se déplacer à nouveau malgré son handicap. Mais l'étendue de tous ces efforts que je déployais

alors n'était rien comparée à ce que j'avais enduré auparavant, si bien que mon rétablissement se fit plus rapide que ce que les médecins m'avaient prédit. J'étais enfin affranchi de l'esclavage de la douleur. Au bout d'une année où je progressais tel un enfant qui apprend à vivre, je pouvais enfin quitter les murs blancs qui entouraient le lit d'hôpital qui avait failli être ma dernière demeure et pouvait prétendre à une existence quasiment libre et autonome.

Rares sont les personnes qui ont survécu à une expérience semblable à celle que je viens de vous raconter. « L'expérience de mort imminente », puisque c'est de cette manière que les scientifiques l'ont baptisée, reste encore aujourd'hui un mystère, un phénomène inexplicable auquel seuls les témoignages des miraculés dont je fais partie peuvent fournir de maigres et curieux indices. Ce voyage constitua pour moi bien plus qu'un rêve, puisque tous les détails que j'ai pu vous en donner, si inexplicables et surprenants qu'ils ont pu vous paraître, sont dans mon esprit aussi forts que ceux qu'aurait pu me laisser une expérience réelle, et j'ai aujourd'hui la conviction que, même si mon corps n'a pas pu ou n'a pas voulu suivre mon âme dans ce voyage hors du commun, il a réellement eu lieu. Et le fait de me le remémorer aujourd'hui ne m'effraie en aucune façon car malgré toute la souffrance qui l'a accompagné, j'en suis sorti plus fort et plus vivant que je n'y suis entré. Depuis ce jour-là, en effet, je n'ai jamais ressenti un amour si fort pour la vie et pour les êtres qui m'entourent. L'amour que j'avais ramené de mon voyage comme on peut le faire d'un merveilleux souvenir au retour d'un pays lointain, je le gardais en moi comme une précieuse relique et au moment où j'écris ces lignes il n'a perdu ni de sa force ni de son ampleur initiales. Longtemps je me suis interrogé sur la nature de cet amour au point que parfois mes réflexions m'amenaient à croire que c'était de l'Amour de Dieu dont il était question. Mais ce genre d'interrogation, que chaque homme sur Terre est amené à se poser au moins une fois dans sa vie, mérite un tout autre développement. La vie m'avait donné une deuxième chance et je ne comptais pas la laisser passer. Quant à la mort, eh bien, elle attendra encore un peu...